
Bano Nadhel Diallo

Le renouveau de l'élevage au Fouta-Djalon : le retour de la tradition ?

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Bano Nadhel Diallo, « Le renouveau de l'élevage au Fouta-Djalon : le retour de la tradition ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 217 | Janvier-Février 2002, mis en ligne le 13 février 2008. URL : <http://com.revues.org/index1058.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires de Bordeaux

<http://com.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://com.revues.org/index1058.html>

Document généré automatiquement le 04 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Bano Nadhel Diallo

Le renouveau de l'élevage au Fouta-Djalon : le retour de la tradition ?

Pagination originale : p. pp.89-104

- 1 Le pastoralisme a toujours été un sujet préoccupant pour les spécialistes du Fouta-Djalon. Dès les premières heures de la colonisation, le cheptel bovin a été considéré, au mieux comme un capital improductif qu'une meilleure gestion pourrait valoriser, au pire comme un élément central dans la dégradation accélérée des milieux.
- 2 Depuis, l'élevage a subi une crise majeure, celle de la période de la Première République. Le cheptel a dramatiquement diminué, beaucoup d'éleveurs s'étant enfuis dans les pays limitrophes. Après la mort de Sékou Touré et la libéralisation de l'économie guinéenne, l'élevage a repris. Les questions qui se posent sont nombreuses. D'une part, la traversée de cette crise l'a-t-elle profondément modifié et, par exemple est-on passé du pastoralisme, qui était son trait dominant, à une forme plus productive? D'autre part, si la gestion traditionnelle des parcours aboutissait, comme on le pensait dans les années 1950, à leur irréversible dégradation, l'élevage a-t-il sa place dans un contexte de développement de plus en plus conçu comme respectueux de l'environnement? Enfin, alors que cette vision coloniale de l'élevage au Fouta Djallon demeure encore bien vivante dans les études des projets de développement, est-elle elle-même irréprochable du point de vue scientifique et ne fait-elle pas une impasse sur les logiques locales ?
- 3 Pour éclairer les aspects les plus récents de l'élevage il faut bien entendu faire un retour vers le passé avant de dégager les principaux aspects spatiaux des mutations de l'élevage et de décrire enfin l'évolution récente de ses finalités

Des représentations figées de la « manie pastorale »

- 4 Dès les premières descriptions de la société du Fouta-Djalon, l'élevage est évoqué sous les traits les plus communs du pastoralisme africain. Chacun, du voyageur à l'administrateur colonial et au géographe, exprime la passion du Peul pour son troupeau. Richard Molard y façonne son terme de "boomanie". Mais à l'inverse, le tableau devient rapidement négatif. Si au début du siècle on insiste surtout sur le fait que le troupeau est peu productif, dans les années 1940 on l'associe à la structure particulière de la société pour le dépeindre comme un élevage de caste. Les années 1940 et 1950 mettent l'accent sur son rôle dans la dégradation des milieux.

Un élevage improductif

- 5 Dans le classique "*Essai sur la vie paysanne au Fouta-Djalon*"¹ Richard Molard décrit "*le prétendu élevage foula*". En effet, le Peul ne peut pas être un éleveur : il n'utilise pas son bétail. Il ne s'en sert pas comme bête de somme : "*signe de noblesse, il semble que le bœuf jouisse des privilèges du noble lui même : aucun effort, aucune fin utilitaire*" (p. 179). Il ne consomme pas ou peu de viande, il n'utilise pas le cuir, "*il ne sait même pas tanner*"(p. 180). Il est lactophage mais "*il aime le laitage parce qu'il a des bêtes*" (p. 180). On apprend plus loin que les Peul ne savent pas vraiment traire ; ils ne savent pas sevrer les veaux et s'encombrent de vieilles vaches. De plus, "*l'absence de toutes techniques pour l'entretien des bêtes nous interdit encore plus de parler d'élevage*" (p. 181): pas d'abri pour les bêtes, seule la distribution du sel constitue un soin, mais il n'y a pas d'alimentation supplémentaire en saison

sèche ce qui occasionne une mortalité des veaux effrayante. La seule surveillance est négative: elle est destinée à protéger les cultures ; peu de transhumance, malgré l'opinion répandue.

- 6 Bien entendu, reste la question du capital bovin, souvent envisagé comme une quasi-monnaie, une forme d'épargne ou un moyen d'échange. Mais *“le Fouta ne tient pas ses bêtes pour une richesse à proprement parler ; le Fouta collectionne son bétail un peu comme Harpagon ses écus”* (p. 313). Finalement, *“le bœuf n'est pas utile. Il signifie plutôt simplement la noblesse”*.
- 7 Ce tableau est évidemment sans indulgence mais assez typique de la perception, par la littérature coloniale de l'époque, du pastoralisme africain. On trouverait sous la plume de vétérinaires belges l'équivalent sur l'élevage au Ruanda-Urundi. Encore Richard Molard ajoute-t-il *« il s'agit bien plutôt d'un pseudo-élevage où l'Occidental ne reconnaît rien de ce qu'il attendrait. »*

Un élevage de caste

- 8 Selon Richard Molard, *«l'élevage est un reflet de la structure sociale. Les bovins sont aux mains de la classe des nobles peuls»*. Ceci est une affirmation aussi brutale que les autres, mais elle mérite d'être discutée.
- 9 Il faut en effet attendre 1946 et l'abolition du travail forcé, et donc du servage, pour établir au Fouta-Djalón, l'égalité des hommes, au moins en droit. Certes, par l'arrêté de 1902 le colonisateur avait interdit la traite et de ce fait l'achat ou la vente d'esclaves, mais jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale subsistait une très importante communauté de captifs. Les enquêtes démographiques de 1954-55 les estiment, près de 10 ans après leur libération, à un quart de la population du Fouta - Djallon. Or la loi stipule que *“celui qui est possédé ne possède même pas ce qu'il porte sur sa tête”*. Autant dire que l'élevage est effectivement à cette époque là une affaire d'hommes libres.
- 10 Mais ces hommes libres, qui constituent, on le voit les trois quarts de la population, sont de différentes origines. Etaient libres, évidemment, les descendants des conquérants, mais aussi les descendants des Peul païens, les Pulli, nombreux au Fouta-Djalón, convertis à l'Islam au temps de la guerre sainte au XVIIème siècle, et encore des non-Peul, généralement hommes de métiers. Les deux premiers groupes sont concernés à des degrés divers par l'élevage du gros bétail mais l'opinion de Guébbard, administrateur colonial, qui écrit au début du XXème siècle, est que, *“contrairement à ce que l'on pourrait croire, la noblesse et les chefs, au Fouta, ne possèdent pas de grands troupeaux”*². Fractionnés au gré des héritages, éléments essentiels de la dot des femmes, les troupeaux sont petits, mais nombreux. L'administrateur voyait dans ce fractionnement un élément positif de répartition de cette richesse (et d'élargissement de l'assiette de l'impôt). Que faut-il penser de la différence d'appréciation de Richard Molard qui écrit près de quarante ans plus tard ? Mauvaise information de l'administrateur de 1910 ? Mutation de l'élevage sous la colonisation française? Caractérisation exagérée du géographe qui pousse dans son ouvrage l'opposition entre nobles et captifs? Il faudrait une étude historique précise pour répondre, mais il faut reconnaître que la répartition géographique actuelle reproduit cette opposition entre grands troupeaux des régions périphériques et petits troupeaux dans les régions centrales, cœur du pouvoir dans le Fouta ancien comme l'avait noté Guébbard.

Elevage et dégradation du milieu

- 11 L'élevage du Fouta-Djalón est basé sur l'exploitation des terrains de parcours. Ceux-ci sont d'une façon générale inscrits dans l'espace villageois. Suivant les saisons (la saison des pluies durant généralement de mai à septembre), les éleveurs procèdent au moins à trois déplacements sur les terres du village.
- 12 Le premier, au commencement de la saison des pluies est le *roumirgo*. L'endroit choisi est sec, une vieille jachère, loin des cultures et l'abondance de l'herbe n'incite pas le bétail au vagabondage.

- 13 Après la saison des pluies commence le *dabirgo* : le bétail est conduit d'abord sur les bowé couverts d'herbe fine dès le début de la saison des pluies mais aussi dans les champs extérieurs débarrassés de leurs récoltes de fonio ou de riz, sur des *hollandé*, aux sols sablo-argileux. Lorsque cette herbe est sèche, dès novembre ou décembre, le bétail est transféré sur les *donghol*, qui sont des collines et plateaux où peuvent se trouver des champs extérieurs.
- 14 La fin de la saison sèche est la période la plus pénible. De février à mars, l'emplacement du parc est généralement un *parawol*, tête de vallon, site d'une source, au sol encore humide et qui conserve encore de la végétation. Sans cela, le bétail atteindrait difficilement la saison des pluies. Il est d'ailleurs laissé libre et erre en quête de pâture.
- 15 L'élément fondamental de structuration, à la fois temporel et spatial, est le parc, le *dinguira*. Au début du siècle, le parc de nuit était la règle, parti-culièrement lorsqu'il y avait des cultures proches ou des bêtes sauvages : parc entouré d'une haie de broussailles, les veaux étaient placés au centre, puis les vaches et les bœufs, par souci de protection mais aussi pour la facilité de la traite. Chaque matin le troupeau allait paître sous la garde des enfants. Dans le Fouta central, les parcs étaient à proximité des villages ; le bétail était conduit en saison des pluies sur les jachères, puis sur les éteules, enfin plus près des cases puisqu'il fallait pourvoir à leur alimentation. Il semble que de nos jours cette discipline se soit beaucoup relâchée.
- 16 La gestion des pâturages inclut nécessairement le feu. C'est lui qui permet de nettoyer les vieilles pâtures et d'éliminer les herbes montées en graine et trop sèches pour être consommées par le bétail. Dans le Fouta central, ce sont généralement des feux précoces, cantonnés le plus souvent sur les bowé. Les grands feux de saison sèche n'éclatent guère que dans les grandes savanes des périphéries peu peuplées. Quels qu'ils soient, les feux ont été rendus responsables de l'évolution régressive des écosystèmes pâturés: *«ils détruisent tout sous bois, tout rejeon : ils entravent la reconstitution de la forêt par jachère ; complémentaires des essartages dans la déforestation, ils interdisent dans leur zone d'extension la reconstitution de la forêt»*, dit Richard Molard³. D'autre part ils réduisent la variété des espèces aux seules espèces pyrophiles. Enfin, et surtout, on considère à l'époque qu'ils participent à la "bowalisation", c'est-à-dire à la progression du cuirassement ; on a depuis assez largement démontré le contraire. Mais en 1959, à la Conférence Interafricaine des Sols de Dalaba, R. Portères, pouvait encore déclarer : *"l'ennemi du pâturage c'est le feu."*⁴

Crise et renouveau de l'élevage

La crise de la période socialiste

- 17 Les premiers décomptes, au début du siècle donnent un cheptel de l'ordre de 400 000⁵ têtes, sans que l'on connaisse réellement la méthode du dénombrement, ni le territoire que représente "le Fouta-Djalou". Dans les années 1950, alors que le bétail est soumis à l'impôt, et donc consciencieusement caché, il est estimé à 500 000 bêtes. En 1966, le recensement montre qu'il dépasse le million, chiffre probablement sous-estimé. En effet, des prélèvements obligatoires sont organisés. Pour faire face aux difficultés d'approvisionnement des villes en viande, le gouvernement met sur pied un Office national chargé de la commercialisation du bétail (Obétail). On taxe les régions excédentaires à raison d'un taux annuel de 10 % du bétail recensé, ce qui se traduit par une diminution du cheptel recensé⁶. A Dalaba, par exemple, il tombe en quelques années de 96 000 à 37 000 bêtes. Mais dès que les circonstances y poussent les éleveurs, le bétail réapparaît : à Dinguiraye, lors de la peste bovine de 1967, on vaccine 76 000 têtes de bovins pour 30 000 recensées. Aussi, Suret Canale⁷ estime le cheptel à 1,5 million têtes.
- 18 Mais la réalité sociale est difficile. Les gardes de cercle et les miliciens ajoutent avec impunité leurs besoins aux "normes" produites par la bureaucratie. Certains éleveurs migrent sur les marges du massif, moins contrôlées, et même vers les pays voisins : plusieurs centaines de milliers de têtes de gros bétail auraient ainsi quitté le pays. Quant à ceux qui décident de le

dissimuler, ils laissent pâturer librement la nuit leur troupeau. *«L'élevage au Fouta-Djalón devient une activité souterraine⁸»*

La croissance récente du cheptel bovin

- 19 En 1984, à l'instauration de la Deuxième République, la norme est abolie, mais l'élevage semble ruiné. Il ne faut pas trop prendre en considération les premiers chiffres fournis par l'administration (23 000 têtes), qui restent, dans les circonstances politiques incertaines d'alors, une simple référence bureaucratique. Progressivement les effectifs augmentent par la sortie du troupeau de la clandestinité, puisqu'il n'est plus taxé, et avec le retour des éleveurs du Liberia à partir de 1989, à la suite du déclenchement de la guerre civile, et surtout de ceux de la Sierra Léone après l'extension du conflit.
- 20 Il faut attendre le résultat du recensement du bétail de 1990-1991 pour obtenir les premiers chiffres à peu près dignes de foi. Pour un domaine qui englobe la région de Moyenne Guinée et si l'on ajoute la préfecture de Dabola à l'est et de Téli-mélé à l'ouest pour obtenir un territoire qui soit semblable au Fouta - Djalón historique, on obtient un total de 850 000 bovins, effectif déjà considérable et qui rejoint le niveau des décomptes coloniaux. Depuis, un second recensement a confirmé cette forte expansion: 1,3 million en 1995, soit une croissance de près de 50 % en 5 ans.
- 21 On peut d'abord se poser la question de la véracité des statistiques de 1990 et 1995. Elles sont cependant confirmées par les données issues du tatouage du bétail. Issu d'un souci des services vétérinaires, il répond aussi à un souci croissant des éleveurs d'utiliser les services gouvernementaux : le tatouage est une condition pour l'accès aux soins (vaccinations en particulier). L'enregistrement est aussi une garantie contre le vol, qui est une des plaies du Fouta-Djalón : ancré dans les mentalités, il a été favorisé par la clandestinité imposée à l'élevage par les conditions régnant lors de la Première République : comment déclarer le vol d'une bête elle-même cachée aux autorités ? Le tatouage est nécessaire aussi, si l'on veut intégrer les circuits commerciaux : vente dans les marchés ou abattage. Les statistiques du tatouage montrent 412 500 têtes en Moyenne Guinée, les veaux et génisses étant sans doute mal représentés.

Des mutations spatiales : centre et périphérie du massif

- 22 La crise de l'élevage, pendant près de 20 ans, et son renouveau se traduisent par un réarrangement spatial marqué. On peut l'appréhender à partir de quelques indicateurs simples: densités bovines, nombre de bovins par habitants, croissance 1990 - 1995.
- 23 Les densités bovines les plus élevées restent, comme autrefois, au cœur du massif du Fouta-Djalón. Labé a plus de 30 bovins au km², Dalaba et Lélouma entre 20 et 30. Ces densités restent encore fortes dans trois préfectures nettement moins peuplées : Mamou, au sud-est, qui dispose de très vastes savanes le long de la frontière sierra-léonaise, et Gaoual et Koudara dans la région des bowé. Cette bande est entourée au nord-est, de Mali à Dabola, et au sud-ouest, de Boké à Kindia, par deux zones où la densité du bétail est beaucoup plus faible: de 5 à 15 têtes au km².
- 24 La répartition est inverse si l'on examine le ratio bovin par habitant. Labé et Pita ont moins de 0,2 bovin par habitant. L'est du massif en a entre 0,3 et 0,5. Gaoual, qui compte de très grands troupeaux pour une population clairsemée 0,8 bovin par habitant. Cette répartition est confirmée par la taille moyenne des troupeaux, c'est-à-dire le cheptel préfectoral divisé par le nombre d'éleveurs. A Labé et Pita, la taille moyenne des troupeaux est inférieure à 7 têtes. Les tailles augmentent vers la périphérie. Encore inférieure à 10 en préfectures de Lélouma, Koubia, Tougué et Dalaba, elle s'élève à une quinzaine à Mali, Téli-mélé, Fria, Kindia, Mamou et Dabola. C'est à Gaoual et à Dinguiraye qu'elle atteint son maximum, aux alentours de 25. Ces moyennes cachent bien sûr une grande disparité locale.
- 25 Du fait de l'incertitude statistique, on ne sait plus très bien à quoi peut correspondre l'évolution du cheptel suivant les préfectures : progrès du recensement ou réelle croissance ?

Si les effectifs sont partout en hausse, l'évolution est contrastée. La plus forte croissance est enregistrée dans la préfecture de Mamou (+75 % en 5 ans, sur de forts effectifs) : la raison essentielle est la fuite des pasteurs de la Sierra Leone. Téliimélé et Dubreka enregistrent des croissances comparables mais sur des effectifs moyens ou franchement faibles.

26 De manière un peu surprenante, les troupeaux des régions centrales s'accroissent de façon sensible : >50 % en 5 ans pour Labé, Pita et Lélouma. Il s'agit là des régions les plus peuplées, où le troupeau est déjà le plus important : il y aurait donc au moins capitalisation sur place du croît naturel du cheptel. Cette croissance soulève un certain nombre de questions liées à l'alimentation du troupeau et à la gestion du territoire villageois.

27 Les autres préfectures montrent une croissance inférieure à celle de l'ensemble du Fouta-Djalou, mais sensible tout de même (+30 à 50 %). Elle est plus forte là où les pâturages sont encore vastes, comme à Gaoual et à Kindia.

Types de régions d'élevage au Fouta-Djalou

28 Ces quelques paramètres (effectifs, croissance du cheptel, densité du cheptel, ratio, nombre de têtes/hab.) permettent de brosser à grands traits quelques types de régions.

29 Eliminons rapidement les préfectures en dehors du Fouta - Djalou où les effectifs bovins sont faibles, quoique en croissance : Dubréka, Coyah, Forécariah, préfectures de la Guinée Maritime aux terres basses et chaudes. Il reste trois types de régions d'élevage :

30 - Les régions périphériques où, sous des densités de population moyennes à faibles (sauf Pita dont la circonscription est très hétérogène), l'élevage atteint des densités moyennes. La croissance du troupeau paraît moyenne, soit que son contrôle soit peu rigoureux, soit que cette croissance moyenne corresponde à la réalité. Il s'agit des préfectures de Téliimélé et Kindia à l'ouest, Mali, Koumbia, Tougué, Dinguiraye et Dabola à l'est. L'accroissement y est varié, nettement plus fort à l'ouest qu'à l'est.

31 - Les régions d'élevage faiblement peuplées. C'est probablement là que survit et prospère le grand pastoralisme. A Gaoual et Koundara, les bœufs sont plus nombreux que les gens; à Mamou, plus peuplée, mais dont le sud et l'ouest de la préfecture s'apparentent aux deux précédentes. Ce sont toutes des régions proches de la frontière, cette ligne floue, qui présente aux yeux des éleveurs le double avantage du trafic vers les marchés de Freetown et de Banjul en échappant à tout contrôle et de la protection: sous Sékou Touré tous les éleveurs avaient franchi la frontière ; l'éclatement du conflit armé au Liberia et en Sierra Leone à partir de 1989, a provoqué d'importants mouvements de retour.

32 - Les régions très peuplées du centre, Dalaba et Lélouma, voient le maximum être atteint à Labé qui, avec une densité de 120 hab./km², a la plus forte densité de bovins du Fouta-Djalou. Sa croissance est généralement élevée.

33 On estimait ces régions saturées et l'évolution agraire prive progressivement le troupeau de ses pâturages de saison sèche ; les bas-fonds sont rapi-dement convertis à la culture maraîchère. On peut donc se demander comment est résolu le problème de l'alimentation du bétail. Est-ce par utilisation plus intense des ressources fourragères des jachères, avec peut-être exacerbation des conflits avec les agriculteurs ? Est-ce par mutation des pratiques avec compléments alimentaires, et donc une certaine intensification ? Une chose est sûre cependant, les années 1970 ont vu la fin des grands troupeaux. Aujourd'hui on assiste, au retour à l'élevage bovin d'un grand nombre de petits propriétaires qui l'avaient abandonné dans des circonstances politiques et économiques difficiles.

Vers de nouvelles fonctions

34 La monétarisation sociale, la liberté des initiatives, le retour d'éleveurs commerçants orientent désormais l'élevage vers des fonctions nouvelles. Désormais, des personnes nanties investissent dans cette activité pour obtenir des bénéfices.

Une meilleure valorisation du troupeau

- 35 Le temps n'est plus où l'éleveur n'abattait guère et où les villes manquaient de viande. Si l'on se réfère à l'évolution du volume des transactions dans les marchés de bétail, la tendance est, depuis le milieu des années 1980 à la hausse. On peut analyser ici l'évolution du marché de bétail de Labé.
- 36 Si l'on se souvient des observations de Richard Molard dans les années 1950 (le Peul ne mange que peu de viande et n'abat pratiquement jamais), la situation a nettement changé. Les abattages ont crû régulièrement depuis les années 1980 pour atteindre en 1995 plus de 8 000 têtes abattues sur la place de Labé. Ces chiffres traduisent un changement de mentalités, au niveau des habitudes alimentaires (consommation de viande) particulièrement en ville, mais aussi au niveau des éleveurs eux-mêmes : l'élevage devient une activité banalisée qui peut procurer de l'argent.
- 37 Que penser cependant de l'importance de l'abattage ? Si le nombre de têtes abattues est rapporté au cheptel de la préfecture de Labé (75 000 en 1995) on dépasse le taux de prélèvement imposé par la norme de Sékou Touré. En fait, la plupart des animaux commercialisés ou abattus à Labé, arrivent des autres Préfectures du Fouta comme Koubia, Dalaba, Tougué, Mali, Gaoual, Lélouma et Koundara. Sur 8 038 bovins abattus en 1996 et dont les origines sont connues, 22,30 % seulement viennent de la préfecture de Labé (et encore à ce niveau ce sont les sous-préfectures périphériques de Popodara, Dalen, Sanoun, Noussi et surtout Dionfo qui sont les plus importants fournisseurs). Il faut certes ajouter pour la même période 250 bovins achetés sur pied et qui ont pris la direction de Conakry. Mais on se trouve encore à des niveaux de prélèvement relativement faibles.

<i>Année</i>	<i>Abattoir</i>	<i>Marché</i>	
	<i>Nb. de têtes</i>	<i>Présentés</i>	<i>Vendus</i>
1987	3429	1773	1204
1990	6735	4114	2223
1994	7471	5190	3072
1995	8108	5331	2818
1996	8038	5029	2842

Tableau I - Activité du marché au bétail et de l'abattoir de Labé

- 38 Parallèlement aux progrès de la commercialisation, le troupeau est davantage perçu comme un capital qu'il faut essayer de préserver contre la maladie, ou comme on dit traditionnellement contre "le vent". On a de plus en plus recours aux soins vétérinaires. Pratiquement disparues au début des années 1980, les campagnes de vaccination sont de plus en plus suivies. Plus de 10 000 vaccinations par an depuis 1990 contre le charbon bactérien, de 10 à 30 000 selon l'importance des épidémies contre le charbon symptomatique, et depuis 1995, près de 5000 vaccinations contre la pasteurellose bovine. Cette évolution est d'autant plus symptomatique que l'organisation vétérinaire s'est progressivement privatisée et que les soins sont payants.

Entre prestige et marché

- 39 L'élevage pour le prestige reste une notion profondément ancrée dans les mentalités. Cet élevage se cristallise autour d'un certain nombre de pratiques festives. La plus importante est le *Touppal*^p, la cure de sel, qui est aussi une occasion d'admirer et de faire admirer son troupeau.
- 40 Les plus pauvres, principalement des femmes, supplient leurs parents plus nantis de leur confier une ou deux vaches. Car, posséder une vache est déjà un signe de richesse. Pour les

plus riches, maintenir un troupeau est presque une obligation sociale. C'est ce qui explique le fait que le premier but de l'élevage ne soit pas toujours lucratif. Faire de l'élevage c'est d'abord acquérir ou maintenir une certaine position.

41 En cela, la répartition de l'élevage dans la société est le miroir des mutations de la société foutanienne. Beaucoup de commerçants, ou d'émigrants de retour d'"aventure", quelle que soit leur origine, prennent le soin de marquer leur richesse par l'acquisition de bêtes. La vache apparaît de plus en plus dans les *roundé*, les anciens villages de captifs. Si l'élevage du bétail est encore un critère net de différenciation sociale, celle-ci se fait de plus en plus par l'argent et non par la naissance.

42 Il est dès lors difficile d'établir une séparation nette entre un élevage commercial avec soins vétérinaires, compléments alimentaires de saison sèche et commercialisation, un élevage traditionnel ayant gardé les traits du pastoralisme et un élevage de loisir de Peul tirant leurs revenus d'autres activités et qui reviennent à l'élevage comme un passe-temps ancré dans leur culture, d'autant que les pratiques se confondent souvent. Sans doute un des meilleurs marqueurs entre le traditionnel et le moderne est le tatouage. Sa répartition est très inégale : maximal à Koubia, où presque tout les bovins sont tatoués, et très important dans les préfectures voisines : Tougué et Mali, Labé et Pita. Par contre, moins d'un quart du troupeau est tatoué dans les savanes de Gaoual et Koudara, ou celles de Mamou et Dabola.

43 Un autre reflet de la société actuelle est certainement la faiblesse actuelle du gardiennage. Certes, il y a là une survivance des stratégies menées sous la Première République où l'on évitait de regrouper ses troupeaux pour échapper à la surveillance des bureaucrates, mais cette mutation est surtout liée au manque de main-d'œuvre : les enfants sont scolarisés, le salaire d'un bouvier est trop onéreux pour de petits troupeaux. Les villages manquent d'hommes, partis en aventure.

L'élevage et les transformations des terroirs

44 Traditionnellement, on retrouve dans le finage deux espaces de culture : les *tapades* et les champs extérieurs. Tous deux sont protégés par des haies. La *tapade* est un vaste jardin de case dans l'enceinte de la concession ; elle est le domaine des femmes. Les champs extérieurs, individuels, mais organisés en soles collectives, sont ouverts périodiquement sous un système de défriche-brûlis. La haie qui les protège est donc une marque de la séparation du domaine de la culture et de celui de l'élevage.

45 Certes, il existe un transfert de fertilité où l'élevage bovin joue un rôle majeur. Ces transferts sont dirigés vers la *tapade*, et plus récemment vers les bas-fonds cultivés. On ne fabrique pas de fumier, mais les bouses sont consciencieusement ramassées dans le parc de nuit lorsqu'il existe ou autour des concessions. La poudrette fait d'ailleurs l'objet d'un commerce et les gros agriculteurs vont même s'approvisionner dans d'autres régions de la Guinée. Cependant, force est de constater que l'intégration entre les deux activités est très imparfaite et la haie symbolise bien la séparation entre l'agriculture et l'élevage. A l'échelle des terroirs, lorsque la densité des bovins est forte comme dans le Fouta central, cette coexistence peut se traduire en termes de concurrence et l'augmentation récente du cheptel peut se révéler source de problèmes.

46 L'évolution de l'agriculture dans le Fouta central apporte des éléments de solution. Depuis un demi-siècle, les champs extérieurs sont moins cultivés; le recul est inégal mais sur une période longue, la tendance est évidente. Il a commencé dans les *missidé* et les *foulasso* dès la disparition du servage. Le fait d'avoir à rétribuer la main-d'œuvre dans un système à faible productivité, comme la culture du fonio, ôtait toute rentabilité à l'exploitation des champs extérieurs. Ils se sont mieux maintenus dans les *roundé* mais les réquisitions de la Première République ont brisé la résistance de la céréaliculture : l'agriculteur, quel qu'il soit, n'avait aucun intérêt à produire des surplus ou même à se signaler par une accumulation visible de richesse. L'agriculture s'est alors repliée sur les *tapades*. Enfin l'émigration a fourni à tous une alternative viable au travail des champs. On est incertain sur l'évolution des superficies

cultivées depuis 1984, par contre les conséquences sur l'utilisation des terroirs est visible. La déprise est nette lorsque les champs extérieurs sont éloignés des habitations. Ceci, en principe, devrait libérer des terrains pour le parcours du bétail, du moins si les éleveurs pouvaient lutter contre leur embroussaillage.

47 Cependant, les conflits se multiplient. La plupart sont traditionnels mais traduisent le déclin du contrôle de l'espace villageois à cause du manque de main-d'œuvre. Divagation du bétail par manque de bouviers, négligence à entretenir les haies fortes consommatrices de temps de travail ressortent de la même origine.

48 De nouveaux conflits s'articulent autour de l'élément actuellement le plus dynamique et rémunérateur du système agraire : la mise en culture des bas-fonds. Les bas-fonds, spécialement lorsqu'ils sont proches des centres urbains ou des routes ou des grands marchés, ont été mis en valeur pour le maraîchage, surtout de contre-saison. Or il s'agit là de la période la plus difficile pour l'élevage pendant laquelle le pâturage des bas-fonds devient crucial. On pourrait avoir là un cas typique de l'opposition éleveur cultivateur, mais là encore on y échappe rapidement. Les plus grands propriétaires de bas-fonds sont justement les grandes familles nobles où se recrutent les éleveurs. Dès lors le choix de mise en culture légumière ou en réserve pour l'élevage est davantage un choix agricole plutôt qu'un conflit entre groupes sociaux, hormis, bien sûr, le cas où les anciens captifs ont profité de la période de Sékou Touré pour mettre en culture des terres que les éleveurs considèrent comme usurpées. C'est surtout dans ces conditions que les conflits éclatent.

49 L'élevage au Fouta-Djalou est l'objet de représentations très typées issues de l'analyse coloniale. Elles n'étaient pas forcément justes à l'époque. Les mutations récentes les ont éloignées davantage de la réalité. Or c'est probablement à cause d'elles que les projets de développement qui s'activent au Fouta Djallon depuis une quinzaine d'années, essentiellement dans le domaine du développement durable, se sont à peu près désintéressés de cette activité économique. Peu de choses ont été faites : deux recensements du cheptel ont eu lieu ; le projet Haute Gambie avait initié un volet "pâturage amélioré" dans deux secteurs de la Dimma sous forme de surfaces expérimentales avec des espèces introduites de Chine ; deux fermes modernes, une à Lariah et une à Sannoun, dans la préfecture de Labé, sont financées par des associations de l'aide au développement communautaire. Depuis 2000, un projet d'appui au développement de l'élevage financé par l'Union européenne s'est installé à Labé mais ses activités sont encore balbutiantes.

50 Or l'élevage non seulement fait partie de la culture locale mais il représente un capital qui pourrait être mieux développé. Une partie des éleveurs s'est intégrée dans les circuits commerciaux mais beaucoup reste encore à faire notamment au niveau de l'alimentation, de l'abreuvement, de la situation sanitaire du troupeau ainsi que dans l'analyse et la régulation des conflits d'usage. Les regards, que l'on porte sur l'élevage, devraient progresser au rythme de l'évolution de la pratique pastorale.

51 Enfin, au nom d'une conception historiquement datée, on estime encore que l'élevage a pour conséquence la dégradation de l'environnement. Alors que l'utilisation de l'espace se modifie lentement et que dans la plupart des villages apparaissent à la périphérie des finages des jachères de longue durée, il reste à trouver une place pour le bétail dans la gestion des terroirs. La recherche réellement écologique doit se faire, en dehors de tout stéréotype hérité de périodes révolues.

Bibliographie

RICHARD MOLLARD J., 1944 - Essai sur la vie paysanne au Fouta-Djalou : le cadre physique l'économie rurale, l'habitat. Géographie alpine, Grenoble, vol XXXII, fasc 2., pp 135-239

GUEBHARD P., 1910 - Au Fouta-Djalou. A. Challamel ed., Paris

PORTERES R.M., 1960 - Le problème de la restauration du fouta-Djalon. In : *Réunion d'experts des sols, Mamou, 2-7 mai 1960. Recherches Africaines*, Conakry, n°3, juillet-septembre, pp 49-52

SURET-CANALE J., 1970 - La République de Guinée. Editions sociales, Paris, 432 p

LAUGA-SALLENAVE C., 1996 - Le cercle des haies. Paysages des agro-éleveurs peuls du Fouta-Djalon (Plaine des Timbis, Guinée) - Paris, Université-Paris X-Nanterre, 423 p. (doctorat de géographie)

Notes

1- RICHARD MOLARD J., 1944

2- GUEBHARD P., 1910 - p. 34 et suivantes

3- RICHARD MOLARD, op. cit., p. 323

4- PORTERES R.M., 1960 - L'auteur est professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris

5- GUEBHARD op. cit.

6- SURET-CANALE J., p. 245 et suivantes.

7- SURET-CANALE J., op. cit.

8- LAUGA-SALLENAVE C., 1996 - pp. 320 -321

9- Le Touppal est la fête traditionnelle des troupeaux. Elle est réalisée 2 à 3 fois par an. Les dates sont fixées en commun accord à la mosquée par les vieux. Les deux plus importantes ont généralement lieu au beau milieu des deux grandes saisons sèche et pluvieuse. Une troisième se tient que souffle l'harmattan, ou Dabboudè. L'objectif est de fournir des produits contre les parasites aux animaux. La technique consiste à entrelacer des lianes sous forme de récipient à l'intérieur duquel on mélange la terre d'une termitière vivante à des lianes de Laka et des écorces de Goumbambè. Ces produits, dit-on, possèdent des vertus

Pour citer cet article

Référence électronique

Bano Nadhel Diallo, « Le renouveau de l'élevage au Fouta-Djalon : le retour de la tradition ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 217 | Janvier-Février 2002, mis en ligne le 13 février 2008. URL : <http://com.revues.org/index1058.html>

À propos de l'auteur

Bano Nadhel Diallo

Université de Konakri

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

L'élevage, activité traditionnelle du Fouta-Djallon, a traversé une très grave crise pendant la Première République (1958-1984). Mais depuis la libéralisation du régime, les troupeaux bovins se sont reconstitués alors que les éleveurs conservaient généralement les pratiques anciennes : gestion d'une partie des parcours par le feu, faible surveillance des troupeaux. Dans un espace rural qui se transforme (exploitation maraîchère des bas-fonds, augmentation des friches dans les régions de forte émigration) cela conduit à des problèmes très divers de

gestions sociale et environnementale qui ne sont que rarement pris en compte par les projets de développement.

Mots clés : Guinée, cheptel bovin, gestion des parcours, pastoralisme, conflit agriculteur-éleveur, Fouta-Djalou

The Renewal of Animal Raising in Fouta-Djalou: the Return of Tradition ? Animal raising, the traditional activity in Fouta Djalou, underwent a very serious crisis during the First Republic (1958-1984). But since the liberalization of the regime, cattle herds have been reconstituted although animal raisers generally keep to the old practices: scorching a part of the pasture lands, inadequate surveillance of the herds. In a changing rural setting (garden farming in the lowlands, increase in the amount of fallow land in regions of high rural emigration) problems of various social and environmental management have arisen that are rarely taken into account by those responsible for developmental projects.